

Veille de Noël 2007. Au-dessus des nuages

Les membres de l'équipage de Thai Airways s'efforçaient fébrilement d'insuffler l'esprit de Noël au séjour des quelques passagers européens à bord du vol Francfort-Auckland. On projetait ce soir à l'écran le film d'Irving Berlin, *White Christmas*, avec Bing Crosby, et, comme premier repas chaud était annoncé du canard rôti au chou rouge, préparé à l'allemande.

Sophie de Jong en frémissait rien qu'en lisant le menu. Ils étaient partis depuis une heure et demie et, d'après l'annonce du copilote, se trouvaient juste au-dessus de Vienne. Elle apercevait distinctement en bas scintiller les lumières de la ville. En voyant cet entrelacs d'illuminations, ses yeux s'emplirent de larmes, mais elle les essuya prestement avec la manche de sa veste.

— Vous désirez boire autre chose ? lui demanda aimablement l'hôtesse de l'air.

Sophie acquiesça.

— Oui. Encore un beaujolais s'il vous plaît.

Elle arriva même à esquisser un sourire crispé lorsque l'hôtesse de l'air lui tendit le verre de vin rouge. Sourire qui s'évanouit dès que la jeune Thaïlandaise eut tourné les talons. À la pensée qu'elle aurait dû passer cette soirée à Hambourg avec sa mère, si seulement l'impensable ne s'était pas produit, elle ressentit comme un coup de poignard au cœur. Elle ne put réprimer ses larmes plus longtemps. Soudain, elles se mirent à couler sur ses joues. Mais pourquoi donc ? se demanda Sophie avec désespoir. Comment cela avait-il bien pu arriver ? Emma avait toujours été une femme si prudente. Ces questions la torturaient

depuis la veille, lorsqu'elle avait appris la nouvelle de la mort de sa mère. Elle sortit un mouchoir et s'en couvrit le visage. Il était hors de question que son chagrin attire l'attention et qu'elle se laisse aborder par ces inconnus qui, comme elle, passaient la veille de Noël dans les airs.

Jan, son fiancé, avait tenté de la persuader de ne partir qu'après Noël, mais cela avait semblé impossible à Sophie. Elle devait savoir ce qui s'était réellement passé à l'autre bout de la terre.

Elle ne pouvait s'empêcher de se raccrocher au vague espoir qu'il s'agissait d'une méprise, et que les choses rentreraient bientôt dans l'ordre.

— Votre mère Emma de Jong est morte dans un accident de voiture aujourd'hui sur la route entre Dunedin et Ocean Grove, avait dit l'avocat néo-zélandais qui s'était présenté au téléphone, en allemand avec l'accent anglais, sous le nom de John Franklin.

— Faux numéro, avait marmonné Sophie d'une voix ensommeillée dans le combiné, avant de raccrocher. Il était peu avant minuit. Mais l'homme avait immédiatement rappelé.

— Je m'excuse de vous avoir annoncé la nouvelle de cette façon, mais c'est difficile au téléphone. Je suis vraiment extrêmement désolé, mais pourriez-vous venir ici ? Je suis en possession du testament.

Testament ? Le mot cruel résonnait encore aux oreilles de Sophie. Il avait fallu le second appel pour qu'elle comprenne ce dont il parlait, mais sur le plan émotionnel, le déni l'empêchait catégoriquement d'accepter la mort de sa mère. Elle devait s'assurer de ses propres yeux qu'Emma n'était plus en vie. Elle voulait croire de toutes ses forces qu'il ne s'agissait que d'une funeste erreur. Emma était partie en voyage pour des vacances. S'il lui était vraiment arrivé quelque chose, ce serait la police, et non un avocat, qui l'aurait prévenue. D'ailleurs, par quel miracle Emma de Jong aurait-elle pu connaître un avocat à Dunedin ? Et qui, de plus, possédait son testament ?

— Comment se fait-il que vous connaissez ma mère ? avait donc demandé Sophie à l'inconnu, mais celui-ci avait répondu qu'il le lui expliquerait sur place car c'était trop compliqué par

téléphone. Il n'avait cessé de répéter à quel point il était désolé, mais elle n'avait pas versé une seule larme. Pendant tout ce temps. Jusqu'à maintenant.

Sophie éclata violemment en sanglots. À cet instant, pour la première fois, elle se demanda ce qui adviendrait si ce n'était pas une méprise. À la perspective de ce qui l'attendait peut-être dans ce pays à l'autre bout du monde, les battements de son cœur s'emballèrent et son estomac se noua. Une peur diffuse s'empara brusquement d'elle, peur qui menaçait de se muer en panique.

— Puis-je vous aider ? La voix pleine de sollicitude de l'hôtesse fit sursauter Sophie.

— Non, non, tout va bien, je suis juste un peu enrhumée.

Sophie ne pouvait empêcher plus longtemps l'hôtesse de lui servir son plateau-repas et, à l'odeur du canard rôti, elle fut immédiatement prise de nausée. Bien qu'elle n'ait rien avalé depuis la veille, elle ne souleva même pas le coin du couvercle en aluminium de la barquette, mais repoussa le plateau aussi loin d'elle que possible. Son voisin, un homme d'un certain âge, qui semblait être thaïlandais, lui glissa, inquiet :

— Pardon, vous devez manger.

— Non ! répliqua Sophie sèchement, en lui offrant sa barquette. Je n'y ai pas touché, ajouta-t-elle en avalant une généreuse rasade de vin rouge.

Comme elle n'avait pas fermé l'œil la nuit précédente, elle n'avait qu'une envie, dormir un peu, enfin. Dans l'espoir que le vin rouge corsé atténue son angoisse et amène le sommeil, elle vida le verre d'un trait et s'en fit immédiatement resservir un second. Le sommeil de l'oubli ! C'était ce qu'elle désirait par-dessus tout. Pour ne rien laisser au hasard, Sophie avala en même temps un tranquillisant léger. Elle en avait toujours dans son sac à main, depuis le jour où elle avait gagné avec sa classe un concours artistique et dû prononcer un discours à la mairie devant les notables. Elle soupira à l'évocation de cette soirée mémorable. Sa mère s'était assise au premier rang et il s'en était fallu de peu pour que, ivre de fierté, elle ne rejoigne sa fille sur l'estrade.

— Pardon, quelque chose ne va pas ? entendit-elle son voisin

lui demander, mais elle secoua juste la tête, s'écarta et ferma les yeux, s'efforçant de trouver le repos. Cependant les pensées s'entrechoquaient dans sa tête comme un tourbillon. Elles se dérobaient sans cesse à elle. Et surtout, elle était paralysée par la peur.

Maintenant, je suis vraiment toute seule, songea Sophie, orpheline à trente-quatre ans. Cette perspective lui nouait la gorge. À cet instant, son père lui manquait cruellement, elle aurait tellement voulu qu'il soit à ses côtés. Elle le revit dans son lit d'hôpital, où elle l'avait veillé jusqu'à son dernier souffle, jusqu'à ce que le cancer l'emporte. Est-ce que cela faisait vraiment deux ans déjà ? Il ne s'était pas écoulé un seul jour sans qu'elle ne ressentît la douleur de son absence. Après la mort de son mari, Emma avait complètement changé. Elle s'était réfugiée dans un monde imaginaire lugubre, où elle ne laissait pénétrer personne – pas même sa propre fille. Du jour au lendemain, elle avait abandonné son métier de journaliste et n'avait plus jamais écrit de reportage touristique. Tout le monde s'était fait du souci pour elle, mais personne n'avait plus tenté de la brusquer. « Dépression », avait diagnostiqué le médecin, une explication que Sophie ne trouvait certes pas satisfaisante. Emma n'avait jamais touché aux médicaments qu'il lui avait prescrits. Finalement, Sophie avait proposé à sa mère de venir habiter chez elle, mais le changement de domicile n'avait pas amélioré l'état psychique de sa mère.

Emma s'était vraiment remise à vivre après avoir consulté une femme curieuse – une guérisseuse, comme elle le prétendait la voix pleine de vénération. À la fin, elle allait la voir une fois par semaine. Sophie avait proposé à plusieurs reprises à sa mère de l'accompagner car elle n'était pas très rassurée par tout cela. Mais Emma avait toujours refusé avec véhémence. On ne trouvait pas le moindre diplôme sur la carte de visite couleur arc-en-ciel de la dame. Elle se présentait comme « coach de vie » et décidément, c'était bien trop vaseux pour Sophie, mais Emma n'avait rien laissé filtrer de sa guérisseuse.

Puis, de but en blanc, sa mère avait surpris tout le monde

en annonçant qu'elle allait séjourner trois mois en Nouvelle-Zélande. On aurait dit qu'elle était en transe lorsqu'elle en parla à sa fille. Sophie avait considéré cela comme une pure folie.

— C'est ta coach de vie qui t'a prescrit ce voyage ? avait-elle lâché malgré elle d'un ton ironique.

Elle se souvenait du sourire retenu, énigmatique, de sa mère, comme si c'était hier.

Sophie avait pressé sa mère de lui dire pourquoi elle voulait se rendre précisément en Nouvelle-Zélande. Mais Emma s'était contentée de répondre, à chaque fois :

— C'est comme ça. Un jour tu comprendras.

Sophie avait fini par arrêter de poser des questions. Tout ce qui comptait, après tout, était que sa mère aille enfin mieux. Et par la suite, cela se confirma.

— Je reviendrai pour Noël, avait promis Emma à sa fille. Et puis, on préparera ton mariage.

Son mariage ! Soudain, il semblait si loin – tout comme Jan. Chaque kilomètre qui l'éloignait de chez elle oblitérait son fiancé un peu plus de ses pensées. Sophie devait faire un véritable effort pour rappeler son visage à sa mémoire. Et alors surgissait sa mauvaise conscience, car il avait vraiment fait tout ce qu'un homme est en mesure de faire quand sa future femme apprend le décès de sa mère chérie. Vraiment tout ? Soudain, Sophie fut assaillie par l'idée qu'en fait, Jan aurait dû l'accompagner. Après tout, son cabinet d'avocats était fermé entre Noël et le jour de l'an. Cela dit... N'avait-il pas l'habitude qu'elle se débrouille toujours toute seule ? Et comme par hasard, il avait absolument besoin de récupérer de son travail éreintant. Mais quand même... Sophie regardait par le hublot, perdue dans ses pensées, et elle se força à prendre une profonde inspiration.

Et cela marcha ; peu à peu, elle finit par se détendre. Au lieu de tourbillonner à l'intérieur d'elle comme un ouragan, les pensées coulaient désormais comme un fleuve paisible. Elle sentait le sommeil la gagner progressivement et à la place du froid glacial une chaleur bienfaisante se répandait dans son corps.

Des images de son enfance défilaient sous ses yeux comme

dans un film : la maison à Hambourg avec le grand jardin où elle avait passé la première partie de son enfance, le déménagement de la famille à Londres, l'internat à Oxford, les nombreux pays dans lesquels ses parents avaient vécu. Sophie soupira. Si seulement elle avait su, alors, le peu de temps qu'il lui restait avec ses parents, elle les aurait quand même probablement suivis en Afrique et à Paris, comme l'avait exigé le mandat diplomatique de son père, Klaas de Jong. À l'époque, cependant, elle avait décidé de rester à l'internat britannique et de ne pas changer une énième fois de domicile, pour ne pas perdre son cercle d'amis.

Ah, son père ! Elle le revoyait : souriant, plaisantant, toujours de bonne humeur. Sophie avait vraiment été la petite fille chérie de son papa. Elle adorait par-dessus tout ses jeux d'esprit. Rien qu'avec son accent provenant de ses origines hollandaises, qui émaillait son allemand, il la faisait tellement rire. Bien entendu, Sophie tenait aussi beaucoup à sa mère, mais Emma avait toujours été une mère poule avec elle, la traitant comme un bébé, oui, ce qu'elle aurait voulu, ç'aurait été la couvrir dans un nid de coton. Parfois, c'était trop pour Sophie. Son père, en revanche, était complètement insouciant.

C'est drôle, pensa Sophie, que finalement, je tiens plutôt d'elle. Cette espèce d'agitation, d'insatisfaction – exactement comme Emma. Sophie avait ressenti dès l'enfance cette vague insatisfaction en elle. Pendant les vacances, elle rendait toujours visite à ses parents. À chaque fois, elle était incroyablement excitée à la pensée de voyager très loin, à l'étranger, mais à chaque fois, elle était amèrement déçue. Nulle part au monde elle n'avait vraiment eu l'impression d'être chez elle. Ni à l'internat, ni à Hambourg, ni à Cape Town, ni à Paris. Et ce sentiment la hantait jusqu'à aujourd'hui. Même la perspective, qui allait de pair avec sa décision de mariage, de finir sa vie auprès de Jan von Innering, l'avocat réputé, ne lui procurait pas le sentiment de sécurité qu'elle avait escompté.

De nouveau, Sophie eut la conscience douloureuse d'être désormais complètement seule au monde. Elle ne possédait plus

de parents proches ou chers. Emma et Klaas avaient tous deux perdu leurs parents très tôt. Emma avait toujours dit que son père était tombé sur le champ de bataille en France et que sa mère était morte de chagrin peu après. Sophie remarqua qu'elle était sous l'emprise de la fatigue. Elle voulait absolument s'endormir avec l'image de l'homme qu'elle allait épouser, mais le visage de Jan ne cessait de lui échapper.

Dunedin, Nouvelle-Zélande, 26 décembre 2007

Après une escale épuisante de huit heures à Bangkok où Sophie, exténuée, avait tenté, en vain, de dormir sur les bancs inconfortables du terminal des départs, elle avait atterri comme prévu à dix heures et quart heure locale à l'aéroport international d'Auckland, puis avait pris sans encombre le vol de correspondance qui devait l'amener de la côte ouest de l'île du Nord à la côte est de l'île du Sud néo-zélandaise.

Sophie passa tout le vol à regarder à travers le hublot pour esquiver l'idée que sa mère ne viendrait plus jamais la chercher à l'aéroport, comme elle l'avait si souvent fait quand Sophie était jeune. La peur oppressante de ce qui l'attendait l'assaillait à nouveau, et elle avait pris la décision de se débarrasser au plus vite de ses obligations ici puis de repartir pour Hambourg dès que possible. Pourtant, elle ne pouvait s'empêcher de repenser au cauchemar du vol long-courrier qui l'avait réveillée et trouvée transpirant à grosses gouttes : elle se tenait sur un pont suspendu qui vacillait, se sentait gagnée par la panique et se retournait. Mais elle ne pouvait faire demi-tour car, derrière elle, tout était plongé dans le brouillard.

Sophie s'efforça de chasser le souvenir du rêve, bien décidée à se concentrer sur la réalité en bas. La nature, qu'elle distinguait parfaitement par ce temps dégagé, était d'une beauté à couper le souffle. Le ciel irradiait d'un bleu intense qu'elle n'avait connu qu'au plus fort de l'été en mer du Nord. Elle apercevait des rivières, des montagnes, des campagnes verdoyantes et des moutons à profusion. D'en haut, cela rappelait vraiment l'Europe, sauf que les différents paysages se juxtaposaient, beaucoup

plus proches les uns des autres. Ici surgissait une plage, immédiatement suivie d'un énorme glacier au pic enneigé comme on en trouve dans les Alpes.

— La nature en Nouvelle-Zélande est incroyablement belle. Imagine, dans un pays plus petit que l'Allemagne, tu as en même temps un climat subtropical et alpin ! avait lancé Emma à sa fille, une lueur d'émerveillement dans les yeux.

L'appareil commençait à descendre. La verdure en dessous devenait de plus en plus compacte, les moutons de plus en plus nombreux, mais où était donc la ville ? Le bâtiment de l'aéroport de Dunedin ressemblait d'en haut à un entrepôt agricole. Je suis vraiment arrivée au bout du monde, pensa Sophie. Qu'est-ce qui avait bien pu prendre à Emma de voyager précisément ici ?

Une fois que l'avion eut atterri en douceur, le cœur de Sophie se mit à battre la chamade. Qu'est-ce qui l'attendait dans ce pays ? Quoi exactement ?

— Tu sais comment les Maoris appellent leur pays ? lui avait demandé Emma un jour, avant de répondre immédiatement elle-même : *Aotearoa*, le pays du Nuage-Blanc.

Était-ce seulement dans son souvenir ou bien les yeux d'Emma brillaient-ils d'exaltation dès qu'elle se mettait à parler de ce petit bout de terre dans le Pacifique ?

Lorsque Sophie pénétra dans le hall des arrivées avec sa petite valise, elle sentit qu'elle avait les jambes en coton. Il y avait tellement de monde qu'elle ne savait absolument pas comment reconnaître l'avocat.

— Vous n'êtes pas obligé de venir me chercher, lui avait-elle dit. Après tout, c'est Noël quand même.

Cependant, elle n'avait pas réussi à l'en dissuader.

Maintenant que Sophie était à l'autre bout du monde, le fait que c'était ici le plein été lui sauta aux yeux, mais elle n'y avait pas du tout songé lors de son départ précipité d'un Hambourg pluvieux et glacial. Ce fut seulement en voyant les gens qui attendaient en tenue estivale qu'il lui vint à l'esprit que sa valise était bourrée de vêtements d'hiver.

À cet instant s'avança vers elle un homme grand aux cheveux bruns, qui portait une tenue décontractée.

— Excusez-moi, êtes-vous Sophie de Jong ?

La voix était reconnaissable entre mille. C'était l'homme qui lui avait annoncé la nouvelle. Sauf qu'il parlait maintenant anglais.

— Oui. Et vous devez être John Franklin, répondit Sophie dans un anglais parfait.

Il hocha la tête et lui prit la valise des mains.

— Comment s'est passé votre vol ? s'enquit-il poliment tout en marchant d'un pas vif.

— Ça a été. Merci d'être venu me chercher.

Alors qu'ils quittaient le bâtiment de l'aéroport, Sophie dut cligner des yeux de toutes ses forces. Un soleil aveuglant brillait avec ardeur dans le ciel. Elle n'avait pas pensé non plus à des lunettes de soleil. Malgré la petite brise qui sentait légèrement la mer, son tailleur bleu marine lui collait déjà à la peau. Dans sa penderie, elle n'en avait pas de noir, plus adapté à l'occasion. John Franklin se dirigea sans hésiter vers une Jeep noire et lui tint la portière du côté passager.

— Dois-je vous conduire d'abord à votre hôtel pour que vous puissiez vous changer ? lui demanda-t-il pendant qu'il faisait démarrer la voiture.

— C'est pas la peine. J'espère que vous avez la clim', lâcha Sophie dans un soupir, tout en remarquant que l'avocat l'observait.

— Vous êtes sûre que vous ne voulez pas mettre quelque chose de plus léger avant de venir dans mon bureau ?

— J'aimerais mieux... Elle s'arrêta et poussa un profond soupir, avant de continuer : Voir ma mère, oui, j'aimerais voir ma mère.

Le jeune avocat s'éclaircit la voix, gêné.

— Madame de Jong, on m'a prié de vous dire... Il inspira profondément. Sa voiture a fait un tonneau et elle a pris feu...

Il n'alla pas plus loin, car Sophie avait crié un « Non ! » désespéré pendant que ses yeux s'emplissaient de larmes.

John Franklin posa sa main sur celle de Sophie.

— Je suis vraiment, vraiment désolé.

Sophie sentit dans chaque cellule de son corps combien ce contact physique lui faisait du bien. Sa souffrance, qui menaçait de l'anéantir, reflua insensiblement.

— Bien entendu, c'est vous qui décidez, dit-il doucement en lui tendant un Kleenex.

Elle le prit, s'essuya les yeux et jeta un regard vide par la vitre pendant que la voiture se mettait en route. Alors un espoir insensé la traversa malgré tout et elle chuchota :

— Et si ce n'était pas ma mère qui était assise dans cette voiture ? Puisque tout a brûlé, il n'y a aucune certitude. Ça pourrait tout à fait être quelqu'un d'autre. Peut-être que tout va s'élucider et qu'elle vit encore !

Elle entendit le jeune avocat reprendre bruyamment son souffle avant de dire évāsivement :

— Quelqu'un a vu la scène et a certifié que la conductrice était bien votre mère.

— Mais qui ? Qui était-ce donc ? Et comment peut-il en être si certain ?

Sa voix, vibrante d'excitation, allait crescendo.

— Madame de Jong, je vous conduirai ensuite auprès de la police. On vous y donnera certainement plus de détails sur l'accident. Et puis c'est là que se trouvent les objets qui n'ont pas brûlé...

L'avocat s'interrompit et ajouta immédiatement :

— Ou bien peut-être préférez-vous vous rendre d'abord à la police, avant que je vous lise le testament dans mon bureau ?

À ces mots, Sophie se recroquevilla dans son siège. Elle se mit à pleurer doucement.

— Non non, allons d'abord à votre bureau. Mais enfin vous travaillez même aujourd'hui ? Le lendemain de Noël ? demanda-t-elle incrédule.

— Eh bien, normalement non. Nous célébrons Noël à la mode britannique. Sauf qu'avec cette chaleur, nous préférons nous mettre sous les palmiers plutôt que sous un sapin. En fait, c'est actuellement le début de nos vacances d'été. La plupart des cabinets d'avocats sont donc fermés de toute façon, et ce sont nous,

les célibataires, qui prenons la relève pendant que nos collègues qui ont des enfants partent en vacances. Nous sommes également là pour vous, ma partenaire associée et moi. Même aujourd'hui. Voilà, que diriez-vous qu'on passe d'abord à votre hôtel pour que vous puissiez tranquillement enfiler des vêtements d'été ?

— Au milieu de ce stress, j'ai oublié d'en emporter, admit Sophie penaude en se mouchant.

— Je comprends tout à fait, répliqua John Franklin, qui lui jeta en coin un regard scrutateur et ajouta : Dites-moi, quelle peinture faites-vous ?

— Du quarante !

Quelle drôle de question !

Au lieu de lui donner une explication, l'avocat composa un numéro de téléphone sur son kit mains libres.

— Judith, tu es encore à la maison ? Super. Pourrais-tu amener une robe d'été légère au bureau ? Une dont tu puisses te passer jusqu'à demain. Et des sandales en pointure quarante. Merci !

Sophie était visiblement gênée que le jeune avocat se préoccupe ainsi de son bien-être. Après tout, ils ne se connaissaient absolument pas. Sophie avait du mal lorsque quiconque lui témoignait trop de sollicitude. Elle avait l'habitude de s'occuper de ses affaires toute seule.

— Je vais essayer de ne pas abuser de votre temps, avança-t-elle poliment et elle ajouta sur-le-champ : Je n'ai pas l'intention de rester ici plus longtemps que le strict minimum. Lorsque j'en aurai fini avec les formalités, je ramènerai ma mère en Allemagne, où elle pourra être enterrée.

Elle regarda l'avocat. Se méprenait-elle ou bien fronçait-il les sourcils ?

— Il y a un problème ? demanda-t-elle.

— Non non. Prenez juste le temps de vous installer !

Sophie sentit distinctement au ton de sa voix que quelque chose clochait, mais décida de ne rien demander. Au lieu de cela, elle se renfonça dans son siège en soupirant et jeta de nouveau un regard par la vitre. Des montagnes, des champs et des moutons défilaient.

— Je suis vraiment navré pour tout ça, lança soudain John et il continua en hésitant : S'il vous plaît, ne croyez pas que je sois curieux, mais comment se fait-il que vous parlez si bien anglais ?

— J'ai vécu dans un internat anglais, répondit Sophie. À mon tour de vous poser une question : pourquoi vous a-t-on informé, *vous*, de la mort de ma mère ?

— Il y avait un papier dans son sac à main sur lequel il était inscrit en toutes lettres de s'adresser à moi en premier lieu en cas de décès.

— Très intéressant, répliqua Sophie. Et pourquoi ne devrait-on pas s'adresser à moi en premier lieu ? À sa fille ? Et de toute façon, par quel miracle ma mère connaissait-elle un avocat en Nouvelle-Zélande alors qu'elle n'est jamais venue ici auparavant ?

John Franklin tressaillit et eut l'air surpris.

— Oh mon Dieu, je ne savais pas que vous n'aviez aucune idée !

— De quoi parlez-vous ?

John Franklin laissa échapper un soupir. Il semblait visiblement très mal à l'aise.

— Je crois qu'il faut que je vous fournisse quelques explications. Votre mère est venue me trouver pour faire modifier un testament qu'elle avait fait établir par mon père il y a plus de quarante ans. Cela fait donc tout ce temps-là qu'elle est une cliente de notre cabinet d'avocats.

— Tout ce temps-là qu'elle est une cliente de votre cabinet d'avocats ? Mais c'est insensé ! Ma mère n'a jamais mis les pieds dans votre pays ! rétorqua Sophie avec véhémence.

— Votre mère avait la nationalité néo-zélandaise, proclama-t-il fermement, visiblement choqué de découvrir à quel point Sophie n'était au courant de rien.

— Pardon ?

— Emma de Jong avait un passeport néo-zélandais.

— Quoi ? Ce n'est pas possible ! Je ne comprends pas.

Sa voix sonnait complètement désespérée.

— Je vous en prie, prenez votre mal en patience ! Les dossiers que votre mère m'a laissés pour vous feront toute la lumière et lèveront le mystère.

Sophie sentit à nouveau la main de John sur son bras.

— Il y aura une explication pour chaque chose, Sophie. Je peux vous appeler Sophie, n'est-ce pas ?

Sophie se contenta d'approuver d'un signe de tête. Son cœur battait à tout rompre. Un mystère ? Ses appréhensions semblaient donc se confirmer. Tout cela n'était qu'un cauchemar qui ne voulait pas s'arrêter. Donc, le voyage de sa mère avait été beaucoup plus que de simples vacances – mais quoi ? Bon sang, que lui avait-elle bien caché ? Sophie eut soudain l'impression de suffoquer. Elle descendit précipitamment la vitre et inhala l'air frais de la mer à pleins poumons. Les effluves étaient encore plus forts qu'à l'aéroport, ils devaient approcher de la mer. D'énormes mouettes tournoyaient dans le ciel. À l'extérieur défilait maintenant un paysage complètement différent des pâturages verdoyants jonchés de troupeaux de moutons. La voiture était en train de longer une rue bordée de part et d'autre de rangées de maisons. Des maisons dont le style, dans cette minuscule parcelle du globe terrestre, étonna Sophie.

— Mais ça ressemble à l'Écosse ici ! s'exclama-t-elle stupéfaite.

— Bien vu. Dunedin est la ville la plus écossaise au monde – après Édimbourg. Son nom vient d'ailleurs de là. En gaélique, Édimbourg se dit *Dùn Eideann*. Lorsqu'ils se sont installés ici au milieu du xix^e siècle, les Écossais ont appelé la ville Nouvelle-Édimbourg. En 1867, Dunedin était la plus grande ville de Nouvelle-Zélande.

Le jeune avocat était visiblement soulagé d'avoir changé de sujet.

Cependant, Sophie se laissait bercer par le timbre harmonieux de sa voix grave, sans réellement prêter attention à ce qu'il disait. Sa voix avait un effet apaisant sur elle.

Ils roulaient maintenant dans une rue escarpée au milieu de ce qui ressemblait à un centre-ville bordé d'immeubles commerciaux. Arrivée au point culminant, la rue redescendait tout aussi abruptement. On aurait dit une ville fantôme. Mais bien sûr, c'est Noël, songea Sophie.

John Franklin s'arrêta devant l'un des immeubles de bureaux.

— Nous sommes arrivés à Franklin, Palmer & Partner. C'est facile de se garer aujourd'hui. Les gens sont tous partis à la mer.

— Y a-t-il de belles plages ici ? demanda timidement Sophie.

— Oui, les plages sur la côte Est sont magnifiques, mais l'eau est très froide. Je n'aime pas trop y nager. Il nous manque le Gulf Stream, qui rend la baignade si agréable chez vous, s'empressa de dire John Franklin pour alimenter la conversation. Tout Néo-Zélandais qui a quelques sous se rend en Europe aussi souvent que possible. Après tout, nous avons tous nos racines là-bas. Une partie de ma famille par exemple vient d'Écosse et j'ai fait le tour de l'Europe quand j'étais étudiant. Sac au dos.

Sur ces mots, il bondit de la voiture et la contourna pour lui ouvrir poliment la portière côté passager.

— On ferait mieux de laisser votre valise dans la voiture. Je vous reconduirai à votre hôtel après. Je me suis permis de vous prendre une chambre au *Kingsgate*. J'espère que cela vous convient.

Sophie approuva d'un signe de tête. Cela lui était complètement égal où elle allait passer la nuit. Ce qui comptait, c'était qu'elle ait un lit confortable où elle pourrait s'allonger sans entendre en permanence les vrombissements des moteurs d'avion.

Sa conscience, tandis qu'ils traversaient la rue, s'imprégnait progressivement de l'information que l'avocat venait de lui révéler : Emma avait fait un testament il y avait plus de quarante ans en Nouvelle-Zélande ! C'est-à-dire lorsqu'elle était encore une jeune femme, mais cela signifiait donc que...

Mais à cet instant, John Franklin interrompit ses réflexions.

— Nous y voilà !

Le cabinet d'avocats, au premier étage, était agencé avec un design moderne. Quelques meubles anciens de valeur conféraient à l'ensemble une touche raffinée. Cela montre qu'il a du goût, la façon dont il a tout arrangé, ne put s'empêcher de penser Sophie.

L'avocat la conduisit d'une pièce à l'autre. Elle avait l'impression qu'il essayait de gagner du temps. Ce qu'il avait à faire main-

tenant n'était visiblement pas facile pour lui, loin de là. La visite du cabinet d'avocats servait de toute évidence à faire diversion. Sophie le sentait distinctement, mais elle se laissa néanmoins guider sans protester, même si son impatience avait atteint la limite du supportable.

— Oh ! Vous avez tellement de livres ! s'étonna-t-elle lorsqu'ils entrèrent dans la bibliothèque. Elle brûlait de lui dire que son fiancé, qui était aussi avocat, ne possédait pas le dixième de ses livres, mais John la devança.

— Vous savez, nous avons un système juridique différent du vôtre. Chez nous, c'est le principe de jurisprudence qui prévaut. Ainsi, dans chacun de ces livres, on trouve des décisions qui ont déjà été rendues. Nous nous fions à ces cas précédents. Ce qui explique la montagne de livres.

Il lui sourit. Sophie s'efforça de lui rendre son sourire, mais n'y parvint pas. Elle se sentait agitée, en proie à une tension intérieure extrême. Elle ne pourrait supporter encore bien longtemps cette manœuvre de diversion.

— Nous pourrions peut-être commencer ? suggéra-t-elle doucement.

Franklin n'eut pas à lui donner de réponse, car à cet instant s'éleva derrière eux une voix de femme.

— Bonjour, Madame de Jong !

Sophie se retourna. Une femme brune à la peau basanée, à l'allure singulière – à peu près de son âge – s'avança vers elle et lui tendit la main. Quelle beauté hors du commun ! pensa Sophie.

— Je vous présente mon associée, Judith Palmer, dit John Franklin.

Ces deux-là sont certainement en couple, pensa spontanément Sophie.

Judith déclara, pleine de compassion :

— Je suis si navrée pour vous. Quel dommage que ce soit cette triste occasion qui vous amène dans notre pays !

Puis elle sortit à la hâte une paire de sandales et un vêtement d'un sac et les fourra entre les mains de Sophie.

— J’espère que la robe vous plaira. Elle vous ira sans doute mieux qu’à moi. La couleur sera plus jolie sur une blonde.

Indécise, Sophie fixa la robe d’été bleu ciel, mais quand Judith lui indiqua où se trouvaient les toilettes, elle la suivit sans mot dire. Une fois seule, elle se débarrassa prestement de son tailleur d’hiver. C’était bien agréable de se glisser dans une robe d’été légère. Elle s’aspergea le visage bouffi d’eau froide, enleva ses bas et enfila les sandales qui lui allaient à merveille. Elle avait presque l’impression de revivre lorsqu’elle rejoignit les avocats.

— Je suis désolée, je n’avais rien de noir, dit Judith en s’excusant.

— Ce n’est pas grave. Je n’en aurai pas besoin avant l’enterrement. Et ça va encore prendre quelque temps avant que je puisse la ramener en Allemagne de toute façon, déclara Sophie avec conviction.

Avait-elle la berlue ou bien Judith et John échangeaient-ils un coup d’œil sceptique ? Sophie se mit à frissonner malgré elle. L’atmosphère était tendue.

Lorsque, un peu plus tard, Sophie fut assise devant un verre d’eau dans la salle de conférences en face de l’avocat et de son associée, elle s’était reprise en main. Elle espérait instamment que le jeu des énigmes prendrait bientôt fin.

L’avocat semblait maintenant nerveux. Il s’éclaircit la voix à plusieurs reprises avant de commencer à parler.

— Vous savez donc déjà que votre mère m’a rendu visite pour faire modifier son testament et qu’elle m’a transmis des documents à vous remettre au cas où elle mourrait. Cela ne fait qu’une semaine. Puis elle m’a dit qu’elle voulait retourner en Allemagne. Elle m’a fait savoir que je devais être le tout premier à être informé de son décès, quelles qu’en soient les circonstances, et que cela me plaçait dans l’obligation de vous annoncer la triste nouvelle et de vous demander de venir à Dunedin.

On voyait que ce rôle lui coûtait énormément.

— Ça, je ne comprends vraiment pas. Et si elle était morte en Allemagne ? Qu’est-ce que je serais bien venue faire ici ? Mais bon sang, qu’est-ce qu’elle avait dans la tête ?

La voix de Sophie suintait d'hostilité.

— Eh bien, dans ce cas-là aussi, j'aurais été l'exécuteur testamentaire. Même s'il est vrai que lorsqu'elle est venue dans notre cabinet, votre mère espérait évidemment que mon père serait encore en vie. Il s'occupait de son dossier et a administré son héritage pendant toutes ces années. Elle était inconsolable lorsque j'ai dû lui annoncer que mon père était décédé depuis trois ans.

— Dossier ? Héritage ? Pardonnez-moi, mais je ne vous suis pas du tout, dit Sophie.

— Je vous crois sur parole. Pour tout vous dire, je ne suis pas non plus très à l'aise dans mes baskets. Je pensais que vous étiez au courant de tout.

John Franklin regarda Sophie droit dans les yeux. Ainsi, il pouvait évaluer en temps réel combien de révélations la jeune femme pouvait encore encaisser. Judith non plus ne la quittait pas du regard. Sophie avait l'air complètement dévastée.

— Puis-je vous lire maintenant la lettre de votre mère, qu'en pensez-vous ? demanda prestement John.

Sophie hocha la tête.

— *Mon enfant chérie, que j'aime plus que tout au monde...* commença Franklin, et Sophie le regarda stupéfaite lorsqu'il se mit à lire dans sa langue à la perfection. Puis le coup de fil lui revint en mémoire. Il avait aussi parlé allemand cette fameuse nuit.

Il fit une pause, car il avait remarqué son regard perplexe.

— Pendant mon tour de l'Europe, j'ai passé pas mal de temps chez une tante à Cologne. Et j'avais allemand à l'école. Ma mère avait des origines allemandes, répondit-il à la question tacite de Sophie. Puis il poursuivit avec précaution :

Ne sois pas triste ! Je t'en prie. La nuit où papa est mort, j'ai fait un rêve. Il m'appelait et me disait que je serais bientôt près de lui. J'ai donc compris que j'allais bientôt mourir. Et, pour la première fois de ma vie, j'ai cru à la malédiction et su que je ne pouvais plus continuer à fuir mon passé – pas même à l'autre bout de la terre. Et surtout, il m'a paru évident

que tu avais le droit d'apprendre où se trouvent tes racines. J'ai souvent essayé de t'en parler. Te souviens-tu des fois où nous buvions un verre de vin ensemble et parlions de papa ?

John Franklin fut interrompu par les sanglots déchirants de Sophie. Judith lui tendit un Kleenex. Les deux avocats se tassaient, pleins de sollicitude, jusqu'à ce que Sophie murmure, d'une voix noyée de larmes :

— Continuez je vous en prie !

John Franklin toussota.

— Il y a eu tant de fois où j'ai failli tout te raconter, mais cela ne sortait pas. Il a fallu que je revienne ici pour tout te mettre par écrit, et, du fond du cœur, je te demande une faveur : ne sois pas impatiente de percer mon secret, accorde-toi du temps pour connaître l'histoire de ta famille ! Tu sauras tout. Et c'est seulement à ce moment-là que tu pourras te faire ta propre opinion. De moi et de la malédiction.

Sur ces mots, l'avocat désigna un coffret en bois qui trônait au milieu de la table de conférence.

Donc, voici ce qu'il reste de toi, Emma, se dit Sophie amèrement, et à cette pensée, les larmes refluèrent dans ses yeux.

Cependant, John Franklin continuait à lire :

— J'avais tellement peur à l'époque. Pardonne-moi ! Je voulais commencer une nouvelle vie avec papa et toi, échapper à la malédiction, vous protéger, mais aujourd'hui, elle m'a rattrapée. Elle m'a enlevé l'homme que j'aimais plus que tout. J'ai consacré ces dernières semaines à coucher sur le papier mon et par conséquent ton histoire, et j'aimerais que tu la lises. Ici, dans la patrie de ta mère. Je prie pour que tu m'aimes encore une fois que tu sauras tout. Et s'il te plaît : fais bien attention à toi !

— Oh, maman !

Sophie, anéantie, éclata en sanglots. Ses joues étaient inondées de larmes, mais elle n'esquissa pas le moindre geste pour les essuyer.

John Franklin retint son souffle. Il avait l'air de savoir ce qui venait maintenant.

— *J'aimerais tellement être à tes côtés lorsque tu te marieras, mais je n'arrive pas à me débarrasser du pressentiment que je vais mourir dans ce pays. Si cela devait arriver, je souhaiterais être enterrée dans cette terre, la terre de ma patrie.*

Sophie s'arrêta brusquement de sangloter et devint blême.

Judith bondit pour aller chercher un autre verre d'eau à la cuisine et le tendit à la jeune femme.

— Elle l'avait senti ! laissa échapper Sophie. Elle l'avait senti !

— Sophie ! intervint John Franklin de sa voix chaleureuse. Si cela peut vous faciliter les choses, je m'occuperai de tout pour que votre mère puisse être enterrée ici.

Sophie ne répondit pas. Ses émotions étaient devenues de véritables montagnes russes. Était-ce possible que sa vie ait déraillé à ce point en l'espace de quelques jours seulement ? Que faisait-elle donc dans ce pays ? *Patrie* ? Que voulait dire Emma par *patrie* ? Sophie voulait rentrer chez elle, ne rien savoir de ce que sa mère avait écrit pour elle, et tout simplement prendre ses jambes à son cou.

— Monsieur Franklin, j'emporterai avec moi en Allemagne ce qui reste de la dépouille de ma mère et ça, ce qu'elle a écrit, là, je ne le lirai pas, lança-t-elle, brisant le silence qui régnait depuis que Franklin s'était tu.

— Je ne peux évidemment pas vous en empêcher, répliqua l'avocat très calmement puis il ajouta : Néanmoins, j'aimerais bien finir de vous lire le testament dans son intégralité.

Sophie fit un signe de tête et bougonna :

— Si on ne peut pas faire autrement !

Aussitôt, elle regretta le ton persifleur qu'elle avait employé. Après tout, cet avocat n'y était pour rien si Emma lui avait menti toute sa vie ! Il ne fait que son devoir, pensa Sophie et elle s'apprêtait à lui présenter ses excuses lorsqu'il reprit.

— *Je lègue mes biens, estimés à deux millions de dollars néo-zélandais, à parts égales à ma fille Sophie de Jong et à Thomas Holden. Ce dernier devrait en être informé huit semaines au plus tôt après mon décès, afin de laisser le temps à ma fille de tout lire auparavant.*

— Mes biens ? bafouilla Sophie.

— Les biens de la famille McLean ont été administrés par mon père depuis plus de quarante ans. Cela équivaut à environ un virgule trois millions d'euros, lui précisa posément l'avocat.

Sophie était abasourdie.

— Et qui est ce Thomas Holden ?

L'avocat haussa les épaules.

— C'est également ce que j'ai demandé à votre mère, mais elle m'a répondu qu'il valait mieux que je ne le sache pas. Elle pensait que vous me l'auriez sans doute demandé, et il était moins risqué que je ne sois pas tenté de vous le dire. Vous l'apprendrez en lisant ce document. Mais si vous ne désirez pas le lire, dans huit semaines, nous nous mettrons en quête du deuxième héritier et nous l'informerons du testament. Peut-être se manifesterat-il à ce moment-là auprès de vous...

Sophie ne prêtait plus attention à ce qu'il lui disait. Mais qu'avait donc Emma en tête ? se demandait-elle. Telle qu'elle connaissait sa mère, cela ressemblait à une tentative de protéger sa fille après sa mort, mais la protéger de quoi ? Quelle était cette vérité, si effroyable qu'elle s'efforçait de la lui révéler avec tant de ménagements ? Sophie frissonna.

Après ce qui sembla être une éternité, elle jeta un regard furtif au coffret et eut le pressentiment que sa vie serait complètement chamboulée si elle acceptait cet héritage. À l'intérieur d'elle se livrait une bataille féroce pour prendre la bonne décision. Une voix lui conseillait de s'enfuir, une autre lui soufflait d'obéir à sa mère et de prendre connaissance de son témoignage, une troisième enfin tentait de la persuader que ce coffret pouvait contenir des informations précieuses susceptibles de l'aider à surmonter le deuil de sa mère.

Avec un gros soupir, Sophie se pencha en avant, toucha le coffret aux charnières et serrureries en ferronnerie, effleura craintivement le bois usé, l'attira doucement vers elle et l'ouvrit. Judith et John retenaient leur souffle.

Sophie se figea. Une odeur de renfermé la saisit à la gorge. Elle s'empara d'une enveloppe jaunie, qui avait été déchirée

au milieu. Elle pouvait apercevoir le nom de l'expéditeur, ANZAC et au-dessous, *Australian and New Zealand Army Corps*, mais elle la mit aussitôt de côté, sans même jeter un coup œil à l'intérieur, comme si elle avait peur de s'y brûler les doigts. Au-dessous se trouvait une daguerréotypie. Elle sortit délicatement cette photographie d'un autre âge. Qui étaient ces gens d'un siècle révolu depuis longtemps, qui regardaient l'objectif, guindés et moroses ? Cette jeune femme au corsage sévèrement boutonné ? Elle avait l'air horriblement sérieux, mais en l'examinant de plus près, Sophie ne put s'empêcher de reconnaître qu'elle possédait la bouche d'Emma – et ses yeux. Sophie remit précipitamment la photo dans le coffret. Elle la glissa sous un livre à la couverture en cuir, qui était déjà bien abîmé. Puis elle referma le coffret d'un geste décidé. Son regard fixait le tas de papier posé à côté du coffret – le témoignage de sa mère, écrit bien proprement à l'ordinateur. Très prudemment, comme si c'était du verre fragile, Sophie prit le manuscrit dans ses mains. Il y avait facilement quatre cents pages et Sophie ressentit instantanément un désir irrépressible de se plonger dans ce monde que sa mère avait couché sur papier à son intention et qui semblait n'attendre qu'elle – au risque de s'y noyer. Elle avait l'impression d'y aspirer d'une façon organique, par chaque cellule de son corps. Elle n'avait pas le choix. Elle n'aurait plus une seconde de répit si elle tournait le dos à ce monde.

Sophie prit quelques profondes inspirations puis finit par émettre un grognement à peine perceptible :

— Excusez-moi, Monsieur Franklin, je ne vous ai pas bien écouté tout à l'heure, mais n'avez-vous pas dit que vous étiez prêt à vous occuper de l'enterrement ?

L'avocat approuva d'un signe de tête et répondit immédiatement :

— Je suis heureux que vous souhaitiez respecter la volonté de votre mère, mais il y a encore autre chose.

Sophie eut la sensation que son cœur s'arrêtait pendant une fraction de seconde. Plus, non, elle ne pouvait pas en encais-

ser plus. Qu'y avait-il encore maintenant ? Elle regarda l'avocat avec anxiété.

John ne détourna pas les yeux, reprit le testament et, de sa voix sereine, lut les dernières volontés de sa cliente.

— *Je fais Sophie l'unique héritière de Pakeha, ma propriété à Tomahawk (Ocean Grove).*

Il fit une pause avant d'ajouter :

— Le testament est signé par Emma de Jong, née McLean.

— Non c'est impossible ! fit Sophie d'une voix sans timbre.

— Quoi ? Que votre mère possède une maison ?

— Ça, et qu'elle soit née McLean, ça absolument pas. Ma mère a toujours dit qu'elle s'appelait Wortemann et que nous descendions indirectement de cette famille d'armateurs de Hambourg. Elle m'a inculqué l'idée que ses parents étaient allemands, mais McLean, ça sonne, ça sonne...

— Écossais, conclut John.

— Regardez dans l'annuaire ! C'est un nom très courant ici à Dunedin. Moi par exemple, j'en connais au moins trois, surenchérit Judith.

— Ah, super ! C'est une sacrée consolation ! Vous savez ce que ça veut dire ? Qu'elle m'a menti et trompée ! Toute sa vie. Elle m'a caché des choses importantes et m'a menée en bateau. Et pourquoi ?

Maintenant, Sophie criait presque.

— Je comprends parfaitement combien tout cela doit être pénible pour vous, mais je n'avais pas d'autre choix que de vous transmettre la vérité, déclara John en s'excusant presque, puis il posa une clé sur la table devant Sophie.

— C'est celle de votre maison. Si vous désirez la visiter maintenant, je peux vous y conduire.

— Je vous remercie sincèrement, mais vous comprendrez certainement que je préfère dormir à l'hôtel cette nuit. Tout est déjà bien assez perturbant, il ne manque plus qu'une maison qui sort de nulle part. Non merci. Mais par contre si vous pouviez me ramener au *Kingsgate*, je vous en serais très reconnaissante. Je n'en peux plus. Et si j'ai pu vous donner l'impression que je

m'en prenais à vous deux parce que je ne sais plus qui je suis, je vous prie de m'excuser.

— Il n'y a pas de mal, dit John d'un ton apaisant, tout en jetant un regard réconfortant à Judith.

— Vous pouvez aussi venir à la maison. Je serais ravie de préparer quelque chose à manger pour nous trois, proposa alors Judith.

Ces deux-là sont donc bien en couple, pensa Sophie, un très beau couple ! C'était touchant de voir comment Judith essayait de l'aider, mais Sophie n'avait plus qu'une seule envie, se retrouver seule. Elle avait l'impression que les fondations de sa vie s'étaient écroulées et qu'elle gisait sous les décombres.

— J'ai acheté tellement de nourriture pour Noël et maintenant que mon ami s'est carapaté à mont Cook, je me retrouve avec toutes ces victuailles.

Son ami ? La pensée traversa l'esprit de Sophie que l'avocat et son associée n'étaient donc pas ensemble après tout.

— C'est très gentil de votre part, mais je ne peux vraiment pas. Après tout ce qui vient de se passer. Je ne sais même plus comment je m'appelle pour de bon. Je suis complètement tourneboulée. Je pense que je dois intégrer tout ça dans le calme. Si je me sens mieux demain, je vous promets de vous faire signe et d'accepter votre proposition.

— Parfait ! répondirent Judith et John à l'unisson.

Sophie s'empara du coffret en bois sur la table, y mit la clé de la maison et suivit l'avocat, qui s'était levé d'un bond, jusqu'à la sortie. Là, elle se retourna encore une fois.

— Merci pour la robe, Madame Palmer, et pour tout d'ailleurs, dit-elle à Judith spontanément.

— Il n'y a pas de quoi !

La jeune femme lui sourit, compréhensive.

Ils roulèrent dans Dunedin sans mot dire. Sophie fixait en silence le coffret sur ses genoux, qui semblait peser une tonne, bien qu'il ne soit pas très lourd en réalité. Puis la voiture s'arrêta.

John Franklin sortit sa valise du coffre et accompagna Sophie jusqu'à la porte de sa chambre. Puis il prit congé sur ces mots :

— Vous pouvez m'appeler à tout moment, si vous avez besoin de moi. Et je ne dis pas ça en l'air. Maintenant, il faut bien vous reposer ! Rattrapez votre sommeil et faites une bonne nuit. Et si je n'ai pas de vos nouvelles entre-temps, je viendrai vous chercher demain vers dix-huit heures pour le dîner.

— Merci. Au revoir, Monsieur Franklin ! souffla Sophie d'un air exténué.

John Franklin hésitait encore à se retourner et partir. Il se racla la gorge, embarrassé.

— Nous avons complètement oublié de passer au poste de police. Vous sentez-vous le courage de le faire aujourd'hui, oui bien préférez-vous attendre demain ? demanda-t-il, s'excusant presque.

— On le fera demain ! répliqua faiblement Sophie.

Désormais, elle ne doutait absolument plus qu'Emma soit morte. Soudain, il lui était bien égal qui était le témoin. De toute façon, elle l'apprendrait bien assez tôt.

— Alors je viendrai vous prendre demain vers dix-sept heures. Nous passerons au poste de police chargé de l'affaire avant d'aller chez Judith. Il se trouve justement à St Kilda.

— Là où est la maison ? demanda Sophie d'un ton morne.

— Pas loin.

— Alors à demain !

Sophie sourit bravement en guise d'au revoir, ferma la porte derrière elle et s'assit dans un fauteuil où elle resta immobile pendant quelque temps. En repensant à tout ce qu'on lui avait révélé à Franklin, Palmer & Partner, elle ne cessait de passer physiquement du chaud au froid. Finalement, elle se leva, sortit son peignoir de la valise, enleva la robe qui n'était pas la sienne et enfila son kimono de soie. Puis elle sortit le manuscrit du coffret et s'affala sur le lit.

Au lieu de le lire, elle feuilleta les pages à rebours, cherchant désespérément le nom de Thomas Holden, mais il n'apparaissait pas à première vue. Sophie luttait contre ses démons intérieurs. N'aurait-elle pas dû commencer par la fin, pour lever le mystère au plus vite ? Ou bien devait-elle accorder une dernière faveur à

sa mère en accomplissant sa volonté et en le lisant dans l'ordre chronologique ?

À contrecœur, elle décida de faire ce que lui demandait sa mère, même si cela lui en coûtait. De la colère s'immisçait dans son chagrin. Pourquoi sa mère exigeait-elle tout cela d'elle ? De son vivant, elle s'était toujours efforcée de préserver sa fille de tout impondérable et maintenant, Sophie devait encaisser tant de choses incompréhensibles d'un seul coup.

Ce n'est pas juste, Emma ! pensa Sophie, avant de prendre en hésitant la première feuille entre les mains. Lorsqu'elle lut la dédicace, elle se figea : *Pour Sophie et Thomas*. Le cœur battant, elle se plongea dans le témoignage de sa mère.